

Le retour des cent jours Regard sur les années vingt

Jean-Claude Leblond

Volume 36, Number 144, September–Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Leblond, J.-C. (1991). Le retour des cent jours : regard sur les années vingt. *Vie des arts*, 36(144), 3–3.

Claude Marsan, doyen de la Faculté de l'Aménagement à l'Université de Montréal et porte sur l'architecture parce que, dans l'effervescence de la création de l'époque, cette discipline prend véritablement le leadership et propose un cadre de vie pour un homme nouveau. Ce mythe de l'homme nouveau qui a nourri le XIX^e siècle a pris, au début du présent siècle, des tournures plutôt dramatiques avec notamment la révolution de 1917 en Russie et la guerre de 1914. Dans son désir de créer les conditions d'un véritable changement de l'humanité, la modernité des années vingt montre à sa façon un autre visage du romantisme: la difficulté d'accepter la réalité donnée, la soif insatiable de faire coïncider cette

s'inscrit en faux *Contre l'image*, titre de son essai, en déplorant fort à propos que dans l'image photographique, le monde n'est plus nommé, mais en quelque sorte, projeté dans sa totalité, sans passage à travers le relais du discours verbal. Selon lui, l'image retransmet le monde dans une compréhension globale pré-verbale, rendant caduc le besoin du discours à le nommer. Avec la communication instantanée de l'image photographique qui vaut, dit-on, mille mots, il déplore l'abandon de la raison, sa perte dans un implicite non-dit. Son reproche pourtant porte sur une sorte de mise en spectacle du monde par sa représentation dans l'image, réduisant tout regardeur à la passivité du spectateur. Au reste, nous sommes tous irrémédiablement réduits à n'être plus que des spectateurs. Nous assistons passivement au déroulement de notre propre vie devant toutes sortes d'écrans cinématographiques ou télévisuels quand ce n'est pas l'écran formé par le pare-brise de notre automobile. En effet, d'une voiture, la rue présente un spectacle auquel nous n'avons pas partie prenante. De toute manière, on ne vit plus, on regarde.

Présentée d'abord au Los Angeles County Museum l'hiver dernier, l'exposition *Dix sculpteurs japonais contemporains* prend l'affiche en septembre au Musée des beaux-arts du Canada. Notre correspondante dans la capitale nationale, Marie-Jeanne Musiol montre à quel point, tout en s'inscrivant dans la plus actuelle contemporanéité, l'art peut demeurer relié à ses racines, ses archétypes culturels les plus anciens.

Alors que l'enseignement des arts à l'université fait l'objet d'une réflexion qui remet en question notre conception même de la formation, il n'est pas mauvais de jeter un coup d'oeil sur la pensée d'Irène Sénécal qui a été, à l'époque de l'École des beaux-arts, de toutes les polémiques. Suzanne Lemerise effectue un survol de la vision de cette grande pédagogue dans le contexte de l'enseignement des arts avant la révolution dite tranquille.

Enfin, dans l'analyse que nous présentons, Hélène Legendre-De Koninck qui est une spécialiste de l'art extrême-oriental relie l'état d'abandon des temples d'Angkor au Cambodge à la guerre qui y sévit et à l'incapacité pour les équipes internationales et nationales d'en assurer la sauvegarde.

Bonne lecture. □

Jean-Claude Leblond

LE RETOUR DES CENT JOURS REGARD SUR LES ANNÉES VINGT

Pour ce numéro d'automne, nous vous proposons un choix d'articles aussi diversifiés que la riche actualité de la saison. D'abord, après une période de flottement, les *Cent jours d'art contemporain* reviennent plus dynamiques que jamais avec cinq événements simultanés qui s'étendent sur tout l'automne. Notre collaboratrice Claire Gravel a rencontré le directeur du Centre international d'art contemporain (CIAC), Claude Gosselin et analyse les principales composantes de l'édition de cette année. Comme on le sait, les Cent jours reçoivent chaque automne plusieurs milliers de visiteurs et, non seulement contribuent-ils à la vitalité de l'art contemporain, mais font figurer Montréal parmi les centres actifs dans le monde.

Pourtant, l'exposition marquante de la saison, celle qui fera, non seulement beaucoup parler, mais aussi pas mal réfléchir, est consacrée aux années vingt et sera présentée jusqu'à la fin de novembre au Musée des beaux-arts de Montréal. Plus de sept cents oeuvres y seront exposées dans les domaines des arts visuels, de l'architecture, du design et de la photographie. Le point de vue que nous retenons a été préparé par Jean-

dernière avec son grand rêve d'absolu. Rien n'a changé et on parlera bientôt de la postmodernité comme d'une variation sur le thème romantique de la modernité. Pourtant, un jour, il faudra bien en sortir. Bref, une abondante matière à réflexion,

On observe par ailleurs que les années quatre-vingt-dix semblent devoir être à la photographie ce que les années soixante furent à l'art conceptuel. Et comme les autres disciplines artistiques, celle-ci aspire au statut d'art majeur et ne veut plus seulement se limiter à un simple moyen technique de reproduction du monde, un art mineur quoi. Avec *De la photographie d'art à l'art photographique*, Monique Brunet-Weinmann analyse, à partir de la production récente des jeunes photographes montréalais, les exploits et les virtualités de ce médium qui est en train de bouleverser notre perception de la réalité. Reste qu'une véritable théorie de la perception photographique, c'est-à-dire, sur notre manière de pénétrer dans l'univers du photographique comme représentation du monde et représentation de soi différente de la peinture, reste encore à faire. Dans un ouvrage paru en 1963 et réédité plus tôt cette année chez Gallimard, Roger Munier